

CHAPITRE III

Essais de psychanalyse p. 57 à 76

OC. XV p. 218/16

Vingt-cinq années de travail intensif ont eu ce résultat que les buts prochains auxquels tend la technique psychanalytique sont aujourd'hui tout autres qu'au début. Tout d'abord le médecin-analyste ne pouvait viser rien d'autre qu'à deviner l'inconscient qui est caché au malade, en rassembler les éléments et les communiquer au moment opportun. La psychanalyse était avant tout un art d'interprétation.

1- Première tentative : "deviner l'inconscient". La psychanalyse ne peut être basé sur la devinette. La première manière dans laquelle Freud est tombé, c'est de rester à l'extérieur et d'observer. Il ne s'agit donc pas de deviner : il est vrai que parfois on devine juste là où ça coïncide, mais c'est précisément cela que nous avons à oublier pour entrer vraiment dans l'analyse. Si nous disons ce que nous avons deviné, c'est d'autant plus dangereux que c'est exact car deviner quelqu'un c'est lui enlever son propre chemin. Or cette tentation est constante et existe jusqu'au bout.

Il faut sortir de la divination. Par exemple, une mère qui sait ce dont son enfant a besoin et qui parle au nom de l'exactitude de sa divination est un obstacle majeur au chemin de l'enfant. Le problème n'est pas d'avoir compris, mais la parole. Parler et comprendre, ce sont deux choses différentes. Trop souvent nous n'acceptons de parler que si nous avons compris. S'il n'y a que la compréhension, on ne peut qu'anticiper. C'est prendre l'exactitude pour " La Vérité". L'interprétation c'est l'analyste qui chute, qui disparaît. C'est tellement vrai que ça n'a plus d'importance. C'est vrai et puis c'est terminé. Sinon, une interprétation exacte, c'est "il a raison".

Comme la tâche thérapeutique n'était pas pour autant liquidée...l'accent se trouva déplacé sur les résistances du malade : tout l'art fut alors de découvrir ces résistances le plus tôt possible, de les montrer au malade et de l'inciter à les abandonner...

2- Deuxième tentative : Découvrir les résistances. Dans le premier cas, on s'en remet à l'analyste qui a raison. Dans le deuxième, on analyse suffisamment les résistances de quelqu'un, pour qu'à la lumière de sa raison, il reconnaisse que l'analyste a raison. L'analysant a sa propre vérité : c'est aussi grave C'est mettre la compréhension de l'analysant à la place de l'ouverture de la parole. On trouve des personnes qui ont tout compris de leurs résistances : ils ne parlent plus nulle part, ils ont appris à ne pas parler. Ce sont les pièges majeurs de l'analyse. Quand l'analysant vous dit : "j'ai compris", c'est exact, mais c'est la meilleure manière de ne pas percevoir qu'on est englué dans quelque chose qu'on arrive pas à comprendre.

PBP p. 57 § 2

OC XV p. 288/16 § 2

Le malade ne peut pas se souvenir de tout ce qui est en lui refoulé et peut-être précisément pas de l'essentiel, de sorte qu'il n'acquiert pas la conviction du bien-fondé

de la construction qui lui a été communiquée.

Dans son texte sur l'Inconscient, Freud disait déjà qu'il y a du refoulé et de l'inconscient depuis toujours. L'inconscient échappe à la compréhension. Nous sommes blessés et nous nous fermons quand quelqu'un touche à quelque chose qui est exacte chez nous sans y être autorisé. Ça touche la relation médecin/malade dans la manière dont on manipule le corps des malades : on met les mains partout. Le problème n'est pas de mettre les mains partout puisque c'est le champ de travail, mais ce qui nous autorise à ça. Ce qui nous autorise, c'est le malade, c'est qu'il parle, sinon c'est une machine. Dans le champ de la psychanalyse, c'est la même chose : on ne peut pas faire d'interprétations même exactes, même si ça se présente de manière répétitive. Il faut attendre quelque chose de l'ordre de la répétition dans le transfert. Il faut du temps pour le transfert. L'analysant a besoin de ce temps-là pour savoir, sans le savoir, si nous sommes dans l'ordre de la curiosité ou si nous sommes dans l'ordre du non-savoir. C'est le temps qui dissout la mort. Cette attente intégrée dans le transfert est nécessaire aux analystes pour que leur écoute devienne désintéressée. La curiosité est mortifère. Faire mourir, c'est faire accéder à l'ordre de l'exactitude en dehors du champ de la vérité.

Il faut le temps nécessaire au détachement de l'imaginaire : c'est l'imaginaire qui comprend : mettre quelqu'un dans son imaginaire, c'est le mettre dans la mort. On sort de ce rapport à l'imaginaire par le temps, quand ça devient temps pour nous c'est-à-dire temps pour rien. Ce n'est plus nous qui parlons mais ça parle en nous. Ce qui a été imprimé du discours du patient en nous et qui fonctionne de manière exacte nous n'avons pas à en jouir dans l'ordre du savoir. Si on interprète en fonction de notre savoir, de notre curiosité, ce n'est pas la même chose que d'interpréter à partir du non-savoir, dans un lien qui alimente la parole. Le sujet supposé savoir n'est pas dangereux s'il est seulement dans l'ordre du non-savoir.

Dans le désintéressement, on ne cherche plus à comprendre ce que l'on entend.

PBP p. 57 (bas)

OC XV 16 § 2

Il (le malade) est bien plutôt obligé de répéter le refoulé comme expérience vécue dans le présent au lieu de se le remémorer comme un fragment du passé, ce que préférerait le médecin.

D.V. La répétition du refoulé comme expérience vécue dans le présent vient à la place de la remémoration du refoulé comme un fragment du passé. Là où il y a destruction du souvenir, il y a répétition du refoulé.

NOTES. Dans les deux premiers cas, il s'agit d'un discours. Ce qui va être mis en place, c'est le passage du discours à la parole, la parole étant prise comme tiers. La névrose antérieure, celle qui se déroule dans le monde, se déroule dans l'espace de la cure : c'est ce qui nous permet d'intervenir.

D.V. Il me semble qu'à l'impossibilité névrotique d'entrer dans le temps du désir et de l'attente active correspond la destruction du souvenir comme ouverture de l'instant présent au passé (remémoration). La destruction du souvenir est clôture du passé et se manifeste par un passage à l'acte transférentiel d'un inconscient inaccessible à la conscience parce qu'il échappe à la remémoration, il est au-delà de la grille du principe de plaisir : dans la répétition.

NOTES. Répétition et remémoration

Se souvenir, c'est se remémorer, rendre présent dans l'ordre de la parole ce qui a été passé. Je peux dire que cela a été comme cela dans le temps parce que cela n'est plus.

Les belles dames par exemple ne veulent pas se remémorer leur passé parce qu'elles ne sont plus belles et ne veulent rien en savoir : ça équivaldrait à rentrer dans l'histoire. Parler vraiment, c'est parler à partir de maintenant, répéter l'histoire à partir de ce qui nous arrive maintenant et non dénier ce qui arrive maintenant à partir de ce qui nous est arrivé. À chaque moment, il y a le temps, l'origine. La narcoanalyse est un viol fondé sur le savoir car on y abandonne le fait d'être dans le temps. Entrer dans le temps est un acte : c'est entrer dans l'ordre de ses limites.

Il y a transfert thérapeutique seulement quand ce qui est dans l'ordre du répété n'est pas forcément entendu comme du remémoré : c'est souvent là qu'il y a confusion. La répétition a lieu symptomatiquement dans le corps mais aussi dans le langage. Des gens arrivent à répéter durant des années des choses exactes sans que cela ait le moindre effet sur eux. Il est alors nécessaire d'être dans le désintéressement qui permet de ne pas entendre la répétition comme une remémoration vraie et efficace. Il s'agit de pointer la confusion entre les deux ordres : laisser s'ouvrir l'écart entre répétition et remémoration.

Ce qui est inscrit originellement dans l'ordre de la parole, qui parle, c'est l'altérité. On ne peut penser l'altérité, la question de l'autre en dehors de l'origine et de la parole. Quand la répétition devient remémoration, il importe que le psychanalyste ne se prenne pas pour celui à qui ça s'adresse et qu'il ne soit pas dans l'ordre de la compréhension. Il doit être le témoin que ça s'adresse en celui qui découvre cette ouverture à ce qui le fonde essentiellement c'est-à-dire ce qui parle en lui.

P 58 § 1

OC XV p.289/17 §1

(Le médecin) doit veiller à ce que le malade garde une certaine capacité de surplomber la situation...

NOTES. Comment ? Il s'agit de faire décoller l'autre de son propre discours. Le patient bascule dans une névrose de transfert excessive parce qu'il n'arrive pas à se remémorer. Il faut donc parler, pas forcément interpréter, mais se mettre dans une attitude intérieure où le silence est une parole. Bien que ça se répète, j'entends autre chose. S'il nous arrive d'être bloqué dans quelque

chose qui nous angoisse et qui fait symptôme, rencontrer quelqu'un qui ne dit rien augmente considérablement l'angoisse. Une analyse est réussie quand l'analysant ne sait plus ce qui s'est passé parce qu'il a parlé. Bien que ça se répète chez l'analysant, j'entends ce qui parle en lui puisque je lui parle.

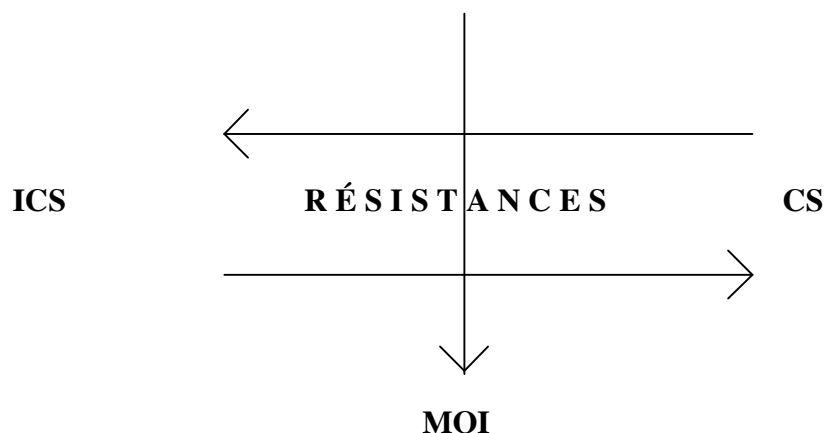
L'analyse consiste à analyser la névrose de transfert par le transfert comme tel, c'est-à-dire ce qui entre deux Êtres lève les obstacles à ce que ça parle.

PBP p. 58 §2
OC. XV/17 §2

Pour mieux arriver à concevoir cette "compulsion de répétition"... il faut avant tout se libérer de l'idée erronée selon laquelle on aurait à faire, lorsqu'on combat les résistances, à la résistance de l'inconscient. L'inconscient, c'est-à-dire le refoulé, n'oppose aux efforts de la cure aucune espèce de résistance.

...nous pouvons dire que la résistance de l'analysé provient de son moi et nous saisissons du coup que la compulsion de répétition doit être attribuée au refoulé inconscient.

NOTES. Toute répétition n'est pas compulsive. Quand la répétition devient-elle compulsive ?



La résistance fait frontière entre le conscient et l'inconscient.

La résistance devient compulsive quand elle ne trouve pas d'autres monnayages que la grille plaisir déplaisir alors que le refoulé dont il s'agit n'est pas de cet ordre. Il y a compulsion non quand il y a des répétitions mais quand il y a rencontre avec cette grille qui ne suffit pas à rendre compte de la répétition. L'au-delà du principe de plaisir, c'est la répétition en tant qu'elle est du côté de ce qui se répète depuis l'origine c'est-à-dire "ça parle".

Si on envisage la répétition uniquement dans son rapport à la compulsion, si on la définit par la compulsion, alors, l'entreprise analytique est vouée à l'échec. La répétition peut s'ouvrir sur autre chose que sur la compulsion. La répétition est un moment très fort : elle est ce qui se répète en nous depuis le début, elle est de l'ordre de notre identité. Ce qui se répète dans la remémoration, c'est l'inscription du sujet dans le langage : c'est une répétition qui n'en est pas une puisqu'il y a "origine" à chaque fois.

Ce principe de l'appareil psychique devient compulsif dans la mesure où, au lieu d'être interprété dans une ouverture qui le ramène à la parole, il va constamment être enfermé dans le principe de plaisir déplaisir. La compulsion représente les avatars de la répétition. Le pervers le dit de façon terrible : la lucidité sur lui-même devient le plaisir de la compulsion. On appelle "amoralité" ce principe absolu de plaisir déplaisir chez le pervers.

C'est bien par le biais de la répétition en tant qu'elle devient compulsive que dans l'ordre des représentations, nous pouvons dire qu'il y a au-delà une répétition. Quelqu'un de compulsif n'arrive pas à dire ce qu'il a à dire. Si on interprète correctement on sort de la compulsion. La place du refoulement est centrale. Interpréter, c'est dire quelque chose de la compulsion de la répétition à partir de ce qui parle en nous : si ça parle vraiment en nous, ça rejoint ce qui parle en l'analysant.

PBP p.59 §2
OC XV/18 §2

Il n'est pas douteux que la résistance du moi conscient et préconscient est au service du principe de plaisir ; elle veut éviter le déplaisir que provoquerait la libération du refoulé tandis que nos efforts tendent à obtenir que ce déplaisir soit admis, en faisant appel au principe de réalité.

NOTES. Le principe de réalité est essentiellement du côté de ce qui parle : il parle de la réalité du désir.

Il faut interpréter au nom d'un autre principe que le principe de plaisir déplaisir : c'est ça le principe de réalité. Il faut que l'analyste mette un écart entre ce principe de plaisir déplaisir et le principe de réalité.

L'interprétation

Freud dit qu'une interprétation ne se fait que dans l'ordre de la répétition. Il faut qu'il y ait répétition pour qu'il y ait interprétation. L'interprétation va faire chuter ce qu'il y a de compulsif dans la répétition.

Une interprétation qui marche fait des vagues et à la séance suivante, l'analysant dit : "Je ne sais pas ce que vous avez dit, mais voilà ce qui se passe..." Il pointe alors comme relatif à l'interprétation :

*- ce qui est de l'ordre de la parole originale chez lui
- ce qui l'a ouvert à cet ordre-là et qui l'a débarrassé de la compulsion.*

Il n'y a d'interprétation qu'à cette limite où la parole de l'analyste déverrouille la compulsion de répétition pour l'ouvrir à l'ordre de la parole. Cela ne se fait que dans la mesure où nous avons repéré dans l'ordre de la répétition transférentielle le signifiant manquant.

Quelqu'un qui est inscrit sur un mode hystérique ou obsessionnel dans l'ordre de la compulsion de répétition a beaucoup de mal à s'en sortir parce qu'il s'inscrit dans un système binaire qui va d'un pôle imaginaire à l'autre et qu'il n'y a pas d'attente véritable. Le cercle est d'autant plus fermé qu'il croit tenir

en lui la solution c'est-à-dire le savoir : "je sais ce qu'il faut faire, je comprends". Il y a une tentative imaginaire de s'en sortir seul.

Dans la répétition sans "autre", là où il n'y a pas la dimension de la parole, il y a tentative de s'en sortir par le savoir. Ce savoir est ordonné à une espèce de savoir sur soi et d'un savoir sur les autres. Il y a dans l'analyse une radicale déconnection par rapport au savoir médical qui est une anticipation du savoir évitant le surgissement de la parole.

L'interprétation fait disparaître le symptôme et réintroduit dans l'ordre de la parole ce qui ne parlait pas encore. C'est pour cela que nous tenons tellement à nos symptômes : ils se situent à l'endroit où se coince la parole et nous évitent de parler.

La répétition demande l'attente : ça la crée chez l'analyste. Il faut qu'il soit lui-même dans l'attente, sinon rien ne se passe. Seule la réponse confirme la justesse d'une interprétation. Il faut donc que l'analyste soit suffisamment détaché pour interpréter quand bien même il se tromperait. Il ne doit pas être accroché à ce savoir. Quand ça se répète et qu'il manque quelque chose, c'est que ça affleure. La répétition est vivante même si elle est compulsive. Il faut avoir l'oreille pour entendre. La répétition peut apparaître sous des formes diverses, même symptomatiques.

Il s'agit de ne pas laisser l'analysant de manière sadique s'enfoncer dans la régression qui va devenir elle-même d'autant plus répétitive que les endroits par où cet analysant est passé et où nous aurions du parler, nous n'avons pas parlé. Ça transforme le lien analytique en lien compulsif. C'est un problème d'éthique. On peut percevoir que quelqu'un s'enfonce de plus en plus dans un système de répétition au niveau du discours ou du silence et qu'il est de plus en plus perdu. L'interprétation devient alors de moins en moins possible. Il est alors question de la probité de l'analyste qui devrait à ce moment-là arrêter l'analyse en mettant sa probité en avant et non pas en accusant l'analysant de ne pas y arriver. Quand ça se passe, c'est qu'il y a eu un manque de discernement chez l'analyste au moment des entretiens préliminaires comme si la demande d'analyse pouvait suffire pour être une demande de guérison.

L'attente

L'attente est forcément désirante.

Comment entrer dans l'attente de ce qui vient nous toucher ? Là où il y a attente, il y a déjà quelque chose de la dimension du temps du désir, d'un temps ordonné à l'altérité sinon il n'y a pas d'attente. On le voit bien en nous-même ou dans les cures, il y a comme une butée infranchissable qui est le passage à ce temps de l'attente où quelque chose peut arriver. On attend seulement si quelque chose peut arriver. C'est dans la mesure où il n'y a pas ce passage au temps de l'attente qu'il y a répétition de ce qui vient heurter constamment au même endroit. Pour qu'il y ait attente, il faut qu'il y ait souvenir de quelque chose qui est arrivé dans le passé.

Nous n'entrons dans le temps du désir que pour autant qu'une parole attestant que nous sommes nés, nous a été donnée.

S'il n'y a pas ce jeu dialectique, on tourne en rond dans le temps et on bute constamment contre ce qui nous apparaît comme une porte fermée : la porte du temps.

L'inhibition de l'attente, le fait de ne pouvoir attendre renvoie à une espèce de destruction du souvenir qui peut être:

- l'effet du sujet lui-même qui ne veut pas se souvenir

- correspond à ce qui a mis en route ce refus : le rejet ou l'absence de médiation c'est-à-dire l'altérité dans l'ordre de la parole.

Cette inhibition névrotique qui renvoie à la disparition ou à l'inhibition du souvenir cherche constamment à reproduire quelque chose dans le corps qui ouvrirait la porte en la forçant : un passage à l'acte.

PBP p. 60 §1

OC XV p. 290/18 §2

Le fait nouveau et remarquable qu'il nous faut maintenant décrire tient à ceci : la compulsion de répétition ramène aussi des expériences du passé qui ne comportent aucune possibilité de plaisir et qui, même en leur temps, n'ont pu apporter satisfaction, pas même aux motions pulsionnelles ultérieurement refoulées.

...

PBP p. 60 §.2

OC. XV p.291/19 §2

La perte d'amour et l'échec portent au sentiment d'estime de soi un préjudice durable qui reste comme cicatrice narcissique.

D.V. Il semble qu'on puisse évoquer un défaut de symbolisation par la parole et la dénégation de la dimension d'altérité qu'elle implique dans son rapport à la Loi .

La non symbolisation de ce moment de joie ou de tristesse est « sans parole » qui témoigne et de son ouverture (souffrante ou joyeuse) et de la prise en relais de son désir par l'Autre de l'autre. Là où il y a un tel "défaut", l'imaginaire ou le moi - la partie du moi imaginaire - se clôture sur lui-même pour éviter une hémorragie libidinale insupportable, intolérable ... Cette hémorragie est due au fait de ne pas rencontrer d'objet médiateur d'une altérité : lequel objet ne peut être qu'un corps parlant, respirant. Ce repli sur soi devient plaisir solitaire d'autant plus isolant et dédoublant qu'à travers lui ou par lui, inconsciemment et avec force, c'est l'Autre qui est cherché (la parole) : cette confusion est la marque même du désir pervers c'est-à-dire compulsivement ramené à l'image de soi. La loi qui remet le sujet dans les limites du corps ne peut se soutenir en vérité que d'être supportée elle-même par un autre corps parlant et résistant, ouvert à la dimension de la parole parce qu'elle vibre aussi en lui. Il n'y a que cette rencontre corporelle qui puisse introduire l'homme à l'ordre de la parole vivante. Elle le libère en le faisant sortir de l'imaginaire mortifère de l'image du corps maternel qui se donnerait comme le lieu de son image, du même donc et de sa véritable origine (le paradoxe insupportable d'une origine spéculaire). Le lieu de l'origine humaine ne s'indique que dans l'écart insurtable qui s'inscrit entre le ventre de la mère et l'épaule du père. Cet écart est insurtable et en même temps il est le lieu même de la génération du corps parlant. En lui se manifeste que le rapport sexuel est :

. soit ouverture à l'ordre de la parole et de la présence, lieu de la vie qui se donne dans la génération,

. soit rétraction narcissique, tentative de suture d'un trou béant par une

énergie indéfiniment perdue, génération perversie, lieu d'une hémorragie indéfinie ou d'un tamponnement désespérément répétitif.

On peut dire alors avec Lacan, qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Le sexe, en tant que tel, ne met pas en rapport : il fait sortir du rapport imaginaire qu'il met, au plus haut point, en jeu.

Si rien de l'altérité qui fonde la parole, entre ventre et épaule, ne symbolise le sexe (la coupure de la génération) ... la libido narcissique s'épuise à remplir ce trou béant et le sujet meurt en naissant.

Il meurt de ne pouvoir habiter son corps béant (ombilic ouvert). Il est impuissant à éprouver la limite corporelle comme médiation, comme "porte". Il l'éprouve comme enfermement, comme "prison", comme "torture" et il tente d'y échapper par l'imaginaire.

"Pendant toute la semaine, j'ai eu une image: moi, petit, tapant à coups redoublés sur votre poitrine ... c'est une blessure qui me met à vif, incroyable, qui me traverse de part en part ... je tapais sur cette poitrine comme sur une porte ... Est-ce que ça parle? ... Comment faire ? ».

Ce *mur* de poitrine respirante et parlante venait enfin s'opposer à l'indétermination du fantôme paternel.

NOTES.

Cicatrices narcissiques.

Freud appelle cette inhibition "échec". Echec de ne pouvoir entrer dans un rapport avec l'autre et les autres qui rende féconde notre propre existence : c'est relié à la perte d'amour. Évidemment, il y a échec de l'amour quand il y a eu perte d'amour, quand nous n'avons rien reçu ou que nous avons refusé d'avoir reçu quelque chose de cet ordre : c'est le champ de l'analyse.

Freud appelle cette perte d'amour "cicatrice narcissique". La cicatrice, c'est ce qui a bouché un trou, c'est le contraire du souvenir. Lorsqu'il y a eu cicatrice et trou, c'est bien qu'il y a eu quelque chose, un traumatisme, une effraction. Il n'y a pas que le traumatisme : on tient à la cicatrice car elle nous ramène à nous-même. S'en référer à la cicatrice narcissique c'est dire par exemple "je me débrouille tout seul". Il faut être très attentif aux formules pronominales : la plupart du temps elles sont de l'ordre de la cicatrice : se libérer, se connaître, se psychanalyser, se débrouiller... Autant de formules pronominales qui se rebouclent sur elles-mêmes et qui ne sont rien moins que l'exclusion de l'altérité.

"Se débrouiller tout seul" vient toujours en réponse à "tu ne m'as pas aimé" ou au refus d'être aimé. Pourquoi cette cicatrice permet de vivre alors que l'ouverture à ce qui est arrivé au cours de la naissance est ressentie imaginairement comme ce qui aurait fait mourir ? Dès lors, mieux vaut la cicatrice.

Donc : - La répétition mortifère qui se répète de plus en plus jusqu'à : "je ne peux plus faire qu'une seule chose », comme dans les gravissimes névroses obsessionnelles, ça se répète et il n'y a même plus l'espace d'une lecture. Il s'agit d'une répétition de plus en plus compulsive.

- Ou alors la répétition qui ouvre en mettant en place quelque chose de l'ordre de la parole à savoir : "je ne savais pas que je pouvais parler".

Lacan dit : "L'analyste ne doit pas céder sur son désir". (Avec une telle formule mal comprise, on peut devenir un parfait étrangleur). Cela veut dire : ne pas céder sur le fait que dans la répétition

il y a quelque chose à attendre. La répétition cache qu' il y a quelque chose de dissimulé dans le fait que ça se répète avec des variations et que c'est dans les variations de la répétition qu'on va pouvoir intervenir au nom de ce que nous entendons nous-même dans une altérité qui va forcément se manifester et que l'analysant n'entend pas.

Il faut qu'il y ait transfert, c'est-à-dire confiance (qui peut aller jusqu'à l'expression de la méfiance la plus épouvantable) pour intervenir. Quand l'analysant donne sa confiance il est bien en attente de quelque chose et si l'intervention de l'analyste est possible c'est parce qu'il y a attente. Il peut y avoir des séances d'analyse complètement répétitives sous la forme de l'attente : la perversion n'a aucune limite.

